

Les îles d'Aran, ou l'insularité chez John M. Synge et Liam O'Flaherty

Les îles d'Aran sont un ensemble de trois îlots situés au large de Galway sur la côte Ouest de l'Irlande, face à la région du Connemara. La plus grande île, et la plus proche de la côte d'Irlande était initialement nommée Aranmore, du gaélique « more », ce qui signifie « grand. Rebaptisée Inishmore, c'est là où se trouve le village de pêcheurs de Kilronan ; puis viennent Inishmaan, qui signifie « île du milieu », et Inisheer, ou île du Sud. Le granit qui compose le sol de ces îles a façonné tant leur paysage que le mode de vie des habitants ; en effet, où que le regard se tourne, il n'aperçoit que de la pierre nue, taillée en escarpements majestueux d'une beauté à couper le souffle mais peu adaptés à l'existence humaine. Les côtes sont très découpées, bordées par des falaises abruptes qui plongent directement dans l'océan tumultueux. L'érosion travaille le sol sans relâche, emportant tout espoir de voir pousser une quelconque végétation. Les arbres ont disparu depuis des siècles. Les efforts de plusieurs générations d'habitants des îles ont permis de préserver quelques hectares de pâture, en débarrassant le sol de ses pierres une à une, puis en déposant du sable et des algues en guise de fertilisant, apportés à dos d'âne depuis la côte. Ces champs minuscules sont séparés les uns des autres par des murets de pierre, qui forment une mosaïque recouvrant toute la superficie des îles. Cette multiplication de murs a une fonction, qui est d'abriter les cultures et le bétail du vent de l'Atlantique qui souffle sans discontinuer, de faciliter la surveillance des bêtes et d'empêcher que les pierres ne s'accumulent sur le sol. Le climat et le sol si particuliers des îles d'Aran donnent naissance à une flore exceptionnelle, qui bénéficie des changements permanents de temps dus à l'influence de l'Atlantique. Les îles furent peuplées très tôt, puisqu'on y a retrouvé des traces de présence humaine datant de l'Âge de pierre, des tombes de l'Âge de Bronze, des cellules d'ermites et des oratoires primitifs, ainsi que les fondations de monastères autrefois célèbres, ou des ruines de chapelles médiévales. L'époque celtique est représentée par les ruines du Fort de Dún Aonghassa, ou Dun Aengus, avec ses trois remparts semi-circulaires, qui fut bâti au bord d'une falaise plongeant à pic dans l'Atlantique. Il y a six autres forts similaires disséminés sur les îles, preuve qu'Aran fut pendant plusieurs siècles, vers le début de notre ère, le siège d'une communauté prospère. Ces forts n'avaient pas de fonction défensive mais on pense qu'ils étaient avant tout des centres religieux. La signification religieuse d'Aran est attestée par la présence de Saint Enda qui y fonda un monastère, connu en son temps dans l'Europe entière. Les célèbres Saint Columcille, Ciarán et Colman, fondateurs

des principaux monastères médiévaux en Irlande, sont tous supposés avoir séjourné à un moment ou un autre de leur existence à Aran, justifiant le surnom de « Aran of the Saints », « Aran de tous les Saints » attribué aux îles. Un poème du IX^e siècle raconte qu'il est impossible de dénombrer tous les saints d'Aran, affirmant que les quatre lieux saints au monde sont le Jardin du Paradis, Rome, Jérusalem et Aran, et qu'aucun ange n'est venu en Irlande sans passer par là.

L'histoire des îles d'Aran est calquée sur celle de l'Irlande dans son ensemble : d'abord propriété d'un clan gaélique, les îlots furent confisqués au XVI^e siècle par la reine Elizabeth 1^{re}, qui voyait un intérêt à leur situation géographique stratégique ; la reine les confia à un Anglais à condition qu'il y entre tint une garnison, ce qui eut pour effet de garantir une présence militaire sur l'île jusqu'au début du XIX^e siècle. La population des îles atteint son maximum, comme le reste de l'Irlande, juste avant le déclenchement de la Grande Famine due au mildiou, la maladie de la pomme de terre, qui ravagea l'Irlande entre 1845 et 1848 ; le nombre d'habitants ne cessa de décliner ensuite, passant de 3521 personnes avant 1845 à 2863 à la fin du XIX^e siècle, déclin dû surtout à un flot ininterrompu d'émigration vers la Grande Bretagne mais surtout les États-Unis. Il n'y a plus aujourd'hui que 1350 habitants. Depuis la colonisation de l'Irlande par l'Angleterre, et la re-distribution des terres à des propriétaires anglo-irlandais protestants, les habitants d'Aran, soumis à des loyers exorbitants, devaient se contenter de survivre grâce à la pomme de terre, qu'ils s'efforçaient d'arracher à la pierre, ou grâce à la pêche, équipés de barques en bois ou du fameux « *curragh* », une embarcation locale rudimentaire, fabriquée à partir de toile goudronnée, et extrêmement précaire et dangereuse. Comme dans beaucoup d'autres régions rurales d'Irlande, la vie misérable des paysans débouchait de temps à autre sur des explosions de colère et de violence contre les exploiters, surtout après la Grande Famine, dans les dernières années du XIX^e siècle. Cependant, il y eut des révolutionnaires présents sur l'île bien avant cette date : par exemple, lors de la révolte des Irlandais Unis de 1798, lorsque les premiers républicains irlandais sous la conduite de Theobald Wolfe Tone obtinrent le soutien du Directoire français, on dit qu'un officier français se réfugia à Aran, entouré de nombreux membres du parti de Wolfe Tone. Plus tard, après 1850, la confrérie secrète des Fenians, des terroristes républicains décidés à se débarrasser des « landlords », compta certains de ses membres parmi la population d'Aran. Les îles appartenaient à cette époque à une seule famille de propriétaires terriens dits « *absentees* », c'est-à-dire qui ne vivaient pas sur place. Les terres étaient administrées par des agents qui eux-mêmes ne se rendaient qu'à intervalles sur l'île. En 1881, des paysans en colère menèrent un troupeau appartenant au propriétaire terrien au bord d'une falaise où les bêtes se précipitèrent dans le vide. En réponse aux violences endémiques, le gouvernement britannique résolut dans les années 1890 d'introduire des réformes pour éviter la rébellion généralisée. Les loyers furent réduits de 40 %, et surtout, l'industrie de la pêche fut encouragée et soutenue.

C'est également au tournant du XX^e siècle qu'Aran recouvrit un peu de son prestige spirituel et culturel d'antan, grâce au Mouvement de la Renaissance

celtique. Le Mouvement de la Renaissance Celtique est un mouvement culturel, artistique et intellectuel d'une très grande importance, né après la chute de Charles S. Parnell, un parlementaire charismatique, leader d'abord de la Ligue agraire puis du Parti nationaliste irlandais, et qui avait obtenu du Premier Britannique William Gladstone qu'il introduise le premier projet de loi sur l'autonomie de l'Irlande devant le Parlement de Westminster. Parnell, inventeur du « boycott », et du premier parti politique moderne, au sens qu'il rémunérait des cadres permanents, et que les Irlandais avaient surnommé « Le roi sans couronne de l'Irlande » après qu'il eut obtenu des lois agraires favorables aux paysans, fut chassé de la présidence par son propre parti à la suite d'une affaire de mœurs. En effet, en plein débat sur l'obtention du « Home Rule », c'est-à-dire la réouverture d'un Parlement à Dublin, on découvrit qu'il entretenait une liaison adultère avec Kitty O'Shea, révélée au grand public lorsque son mari demanda le divorce devant un tribunal. L'affaire provoqua un énorme scandale, le clergé catholique ôtant alors son soutien à ce membre de la gentry protestante, ses alliés à Westminster, les libéraux anglais, et leur leader Gladstone le lâchant également, et ses propres partisans exigeant son départ. Parnell tenta de se maintenir dans la vie politique, mais il fut battu à toutes les élections auxquelles il se présenta puis mourut prématurément à l'âge de 45 ans après avoir épousé Kitty O'Shea. À la suite de cette affaire, l'opinion publique irlandaise fut violemment déchirée entre les « pro-Parnell » et les « anti-Parnell », querelle nationale et souvent familiale qui sert de trame à un épisode célèbre de *A Portrait of the Artist as a Young Man* de James Joyce, ainsi qu'à une des nouvelles du recueil *Dubliners*. Aux yeux de Joyce comme à ceux de nombreux artistes et intellectuels irlandais, Parnell en vint en effet à symboliser l'étroitesse d'esprit d'une Irlande assouvie à trois maîtres, selon l'expression utilisée par Joyce : la Grande-Bretagne, le nationalisme irlandais et l'Église romaine et apostolique. Quoi qu'il en soit, après la disparition du talentueux leader du Parti du Home Rule, la vie politique irlandaise se trouva dans une impasse ; c'est alors que plusieurs mouvements culturels prirent le relais d'une bataille parlementaire paralysée. De nombreux intellectuels, surtout d'origine anglo-irlandaise et protestante, souvent issus des classes sociales favorisées, certains étant eux-mêmes des propriétaires terriens, désiraient que l'Irlande se libère de l'influence britannique et retrouve son état antérieur à la présence anglaise, c'est-à-dire sa culture d'origine, gaélique et catholique. Ainsi Douglas Hyde, co-fondateur avec Eoin Mac Neill de la « Ligue gaélique » qui organisait des cours du soir de gaélique, prononça un discours demeuré célèbre dans lequel il exposa la nécessité de « désangliciser l'Irlande ». D'autres nationalistes fondèrent l'Association Athlétique Gaélique pour promouvoir le retour à des sports spécifiquement irlandais, tels le « *hurling* », le football gaélique ou la danse celtique, afin de détourner les jeunes Irlandais de sports « anglais » comme le rugby ou le cricket.

La fin du XIX^e siècle fut dans son ensemble marquée en Irlande par la re-découverte de « l'âme celtique ». À la suite du romantisme européen qui propagea l'idée d'un « génie des peuples » et encouragea les particularismes régionaux, une première vague de la « renaissance celtique » s'était déjà manifestée,

à travers les travaux de ceux qu'on nomme les « *antiquarians* », des folkloristes qui collectaient les traces du passé d'avant la présence anglaise, surtout dans les contes et légendes transmises oralement en gaélique par les Irlandais de souche, et à présent collectés, traduits en anglais et publiés. Les titres de certains de ces recueils sont révélateurs : *Relics of Irish Poetry* de Charlotte Brooke, publié en 1789 ; *Historical Memoirs of the Irish Bards* de Joseph Cooper Walker en 1786. Au XIX^e siècle l'intérêt pour la culture gaélique grandit encore, malgré la tragédie de la Grande Famine qui paradoxalement provoqua la disparition presque totale du monde gaélophone, causant la mort ou l'exil de centaines de milliers de paysans irlandais porteurs d'une tradition séculaire. La conservation de la langue, qui frôlait alors l'extinction, devint un impératif pour les admirateurs du « génie celtique ». De multiples sociétés savantes sont créées : « *the Gaelic Society* », « *the Hiberno-Celtic Society* », « *the Celtic Society* », « *the Ossianic Society* », etc. La philologie, la littérature et la politique se combinent dans un effort pour préserver la mémoire d'une société dont on vient d'assister à la destruction. Samuel Ferguson s'applique à traduire des poèmes du gaélique et publie *Lays of the Western Gael* en 1865 ; Standish O'Grady publie *Bardic History of Ireland* (1878), dans lequel il retrace le parcours d'un passé héroïque à un présent tragique. L'écrivain anglais libéral Matthew Arnold joue un rôle important dans la constitution d'un mythe celtique construit en opposition à l'utilitarisme anglo-saxon, avec la publication de *The Study of Celtic Literature* en 1867. Il y dessine le portrait d'un Celte rêveur et guidé par son imagination, vivant en symbiose avec un environnement naturel sauvage qui contraste avec la vie sociale et politique moderne dans les centres urbains, et capable de guérir l'Europe des maux inhérents au progrès.

C'est dans ce contexte que naissent et sont nourries la pensée et l'inspiration d'un des plus grands poètes de langue anglaise de l'époque, William Butler Yeats, artisan principal de la deuxième Renaissance celtique. Nourri de celticisme, mais également de romantisme anglais, en particulier de Blake et de Shelley, Yeats considère le philistinisme, l'utilitarisme, l'urbanisation et la modernité dans son ensemble comme des maux dont les Anglais sont les principaux responsables, et voit dans l'Irlande un réceptacle de contes, de légendes et de pratiques magiques susceptibles de s'opposer à la décadence de la civilisation saxonne et de la régénérer. La révolution, la « renaissance », la régénérescence, devraient donc selon lui venir du passé, de la tradition et du mythe plutôt que du progrès, de la modernité et de la marche de l'histoire. Yeats met en pratique cette volonté de retour vers un passé mythifié de l'Irlande en s'imprégnant de culture gaélique, en lisant les grandes épopées celtiques soigneusement conservées par les moines copieurs du Moyen Âge, en s'intéressant à la religion celte, en traduisant contes folkloriques et légendes populaires, qu'il rassemble dans le volume *Fairy and Folk Tales of the Irish Peasantry* (1888). La mythologie celtique est une source intarissable où puise son imagination créatrice. Parallèlement, Yeats s'engage dans des mouvements politiques et culturels nationalistes. Il fonde la « *Irish Literary Society* » à Londres en 1891, puis la « *National Literary Society* » à Dublin. Son dessein ressemble de près à celui de Douglas Hyde, le fondateur

de la Ligue gaélique. Il écrit : « *There is no fine nationality without literature, and there is no fine literature without nationality* ». Parnell, le parlementaire chassé par le peuple qu'il défendait, est pour lui un héros, dont le souvenir ne cessera de le hanter. En 1893, il publie *The Celtic Twilight*, affirmant l'originalité d'un peuple et d'une culture. Avec son amie Lady Augusta Gregory, propriétaire du domaine de Coole Park, Yeats a l'idée de créer un Théâtre National irlandais. En 1904, s'ouvre donc l'« *Abbey Theatre* », théâtre national, dont la première production est la pièce de John Millington Synge *Riders to the Sea*. Synge était devenu le protégé de Yeats, qui fit de lui une figure héroïque placée à côté du légendaire Cúchulainn et de Charles Parnell. Descendant d'une lignée de pasteurs protestants et de propriétaires terriens anglo-irlandais, de ceux qui vivaient des loyers exorbitants exigés des petits paysans irlandais de souche, élevé par sa mère après le décès prématuré du père, Synge était un jeune homme maladif, imprégné de celticisme, comme beaucoup d'autres membres de sa classe sociale. Étudiant au Trinity College de Dublin, il y avait suivi des cours à la fois d'irlandais et d'hébreu, mais hésitait entre la littérature et la musique. C'est pour étudier le violon qu'il partit séjourner en Allemagne, mais s'apercevant qu'il n'aurait jamais assez d'assurance pour jouer devant un public, il renonça à une carrière musicale et s'installa à Paris en 1895, pour approfondir sa connaissance de la littérature française. Il découvrit alors Baudelaire, Huysmans et Mallarmé, comme d'ailleurs Yeats avant lui – Yeats qu'il rencontra à l'occasion de ce séjour parisien, et qui lui recommanda d'interrompre ses études à la Sorbonne et de se rendre plutôt aux îles d'Aran : « *Live there as if you were one of the people themselves; express a life that has never found expression* », lui dit son aîné.

Cependant Yeats avait tort de dire que la vie sur les îles d'Aran n'avait jamais encore trouvé d'expression. En effet, dès 1822 l'archéologue George Petrie s'était rendu sur les îles et en avait répertorié les monuments ; le docteur William Wilde, père d'Oscar Wilde, président de l'Académie Royale irlandaise, grand folkloriste, avait également rendu compte de sa visite des îles en 1857. Des linguistes, folkloristes ou archéologues danois, allemands et même américains avaient également fait le voyage et décrit leurs découvertes des ruines, des coutumes ou de la flore locales. Les membres de la Ligue gaélique se transportaient régulièrement jusqu'à Aran pour enregistrer les formes du gaélique encore parlé couramment sur les îles ; parmi eux, Lady Gregory, co-fondatrice du Théâtre National irlandais, Patrick Pearse, grand héros du soulèvement de Pâques 1916 à venir. Yeats lui-même s'était rendu à Aran dans l'espoir d'y collecter des sources d'inspiration pour écrire un roman. Aux yeux de tous ces partisans d'un retour aux sources de la culture gaélique, les îles d'Aran représentaient un conservatoire du passé, le témoignage inaltéré de l'âge d'or irlandais, celui d'avant la chute et d'avant la présence anglaise, la preuve que ce passé avait bien existé et n'était pas seulement l'invention de quelques illuminés épris d'occultisme et de folklore. La « renaissance celtique » ne dura que le temps du soulèvement de 1916 et de la Guerre d'Indépendance ; elle céda la place après la création de l'Etat Libre d'Irlande à la forme la plus conservatrice et étroite de nationalisme, qui, tout en rendant obligatoire l'enseignement du gaélique, appliqua les lois de censure les

plus dures d'Europe à l'encontre des écrivains et des artistes. La politique économique désastreuse menée par le gouvernement nationaliste conduisit à une flambée de l'émigration. En dépit de tout, la légende d'Aran continua à fasciner jusqu'au-delà de l'Irlande, puisqu'en 1932, le réalisateur américain Robert Flaherty, auteur de documentaires célèbres comme « *Nanouk l'esquimau* », vint sur les îles tourner « *Man of Aran* », dans le même esprit que Synge au début du siècle.

278

The Aran Islands de Synge, publié en 1907, tient à la fois du reportage ethnographique et de l'essai autobiographique. Synge y raconte quatre des cinq séjours qu'il effectua sur les îles. En même temps il s'agit d'une première œuvre qui est à la source des chefs-d'œuvre à venir, essentiellement les pièces *Riders to the Sea*, *The Playboy of the Western World*, *The Well of the Saints*, et pour laquelle Synge avait trouvé un prédécesseur en la personne de Pierre Loti, dont il avait admiré les écrits sur les pêcheurs bretons. Venu sur l'île équipé d'un appareil photo, d'une machine à écrire et d'un violon, Synge avait l'intention de prendre des leçons de gaélique et de s'imprégner de la beauté sauvage du lieu. D'emblée, la position de Synge est donc celle d'un observateur extérieur qui se rend dans une contrée éloignée de lui soit par la culture, soit par la géographie ou par la langue. Il est semblable en cela à Jonathan Harker, un des personnages de *Dracula*, roman de Bram Stoker publié en 1890. Jonathan est en effet un clerc de notaire anglais qui se rend dans les Carpathes pour rencontrer l'acheteur d'une maison londonienne, le Comte Dracula. En chemin, en bon touriste occidental, il note tout ce qu'il observe et qui frappe sa curiosité : le costume des femmes, les paysages, la nourriture, les coutumes des habitants. Il se promet de rapporter des recettes de cuisine à son épouse restée en Angleterre. Synge a ceci de commun avec Bram Stoker qu'ils sont tous deux des Anglo-irlandais, c'est-à-dire qu'ils ne se sentent ni tout à fait anglais ni tout à fait irlandais. Ils appartiennent à une minorité qui domine, opprime et exploite depuis des siècles une majorité qui leur est largement hostile. D'où l'impression pour eux d'être des éternels étrangers dans leur propre pays, minés par une culpabilité qui provoque soit l'angoisse du gothique comme chez Stoker, soit l'attitude du voyageur anthropologue comme chez Synge. Comme Jonathan Harker donc, Synge est frappé par le costume des femmes de l'île, par la vie quotidienne des habitants. Il donne des détails sur leur manière de se nourrir, de se courtiser, leurs croyances, leurs attitudes par rapport à la famille ou à la mort. D'une part, il apparaît rapidement au lecteur d'aujourd'hui que le regard que porte Synge sur Aran est un regard colonial, imprégné de la supériorité que donne l'assurance de se savoir un représentant de la « civilisation » protestante britannique face à la « sauvagerie » des Irlandais catholiques de souche ; mais Synge se fait aussi le chantre du celticisme romantique et rousseauiste en soulignant par ailleurs la noblesse de cette sauvagerie.

Ainsi, un des mots qui revient le plus souvent à travers les quatre parties du livre est le mot « *primitive* », associé à des qualités positives. Cette catégorisation apparaît dès les premières pages de la première partie, où Synge justifie son choix de se rendre sur l'île du centre, Inishmaan, parce qu'il juge que là

« the life is perhaps the most primitive that is left in Europe » (10). Il raconte sa traversée vers l'île à bord d'un de ces fameux « *currags* », les canots fabriqués selon des méthodes ancestrales : « *it gave me a moment of exquisite satisfaction to find myself moving away from civilization in this rude canvas canoe of a model that served primitive races since men first went on the sea* » (12). Le primitivisme de Synge associe les habitants d'Aran à toutes les qualités du Bon sauvage : ils sont pourvus d'une beauté et d'une noblesse naturelles, leur âme a conservé une innocence quasi-édénique, même si elle est capable d'éprouver des passions dictées par la nature et non par la conscience : « *they are never criminals yet always capable of crime, a man will not do wrong unless he is under the influence of a passion which is as irresponsible as a storm on the sea* » (50). Dans cette société idéale pas besoin de lois écrites ni de police ou de prison. Ces hommes qui ne semblent pas connaître les lois de la société obéissent pourtant à une loi supérieure, qui est celle dictée par la nature à laquelle ils sont entièrement soumis : « *This sudden and united action in men without discipline shows well the education that the waves have given them* » (87). La grande force des habitants d'Aran est en effet, selon le voyageur, de vivre en complète harmonie avec la Nature, même si celle-ci est particulièrement âpre et peu généreuse. À ce propos, Synge adopte le ton soi-disant objectif de la science – que ce soit l'anthropologie ou l'éthnologie – pour expliquer le développement physique harmonieux des habitants d'Aran ; c'est à cause de leurs chaussures, explique-t-il, qu'ils ont adopté une démarche souple et élégante :

The absence of the heavy boot of Europe has preserved to these people the agile walk of the wild animal, while the general simplicity of their lives has given them many other points of perfection (21).

Perfection : le mot est lâché, les îliens représentant une forme suprême d'adaptation à leur environnement, selon la théorie de Darwin, que Synge avait découvert dès l'âge de 14 ans. Il est donc normal de considérer les îliens comme une forme d'aristocratie naturelle :

they seem, in a certain sense, to approach more nearly to the finer types of our aristocracies- who are bred artificially to a natural ideal- than to the labourer or citizen, as the wild horse resembles the thoroughbred rather than the hack or cart-horse (21).

Toute l'ambiguïté du darwinisme, qui implique l'existence de races naturellement supérieures aux autres est suggérée par la remarque. On observera aussi que les habitants d'Aran sont définis par contraste avec deux groupes sociaux abhorrés : « *the labourer or citizen* », le paysan qui exploite la terre et le citoyen, ou habitant des villes. Par ailleurs, politiquement, Synge observe que les îliens ont su créer une communauté idéale, où la notion de propriété privée, d'exploiteur et d'exploité, est inconnue : ainsi, la réfection d'une toiture de chaume est une fête, le travail étant fait en commun, et le propriétaire de la maison n'étant

pas un employeur mais un hôte accueillant ses voisins pour l'occasion. Enfin, et c'est certainement le fait le plus remarquable aux yeux de Synge, les îliens semblent doués d'un talent naturel pour les arts, en particulier bien sûr la littérature. Des vieilles femmes récitent devant lui de longs poèmes en gaélique, des vieillards lui content des légendes locales, que Synge reproduit intégralement dans le corps de son texte. La soumission à des variations climatiques brutales suscitent chez ces hommes et ces femmes fantasques des sautes d'humeur comparables aux yeux de Synge à ceux des artistes :

The continual passing in this island between the misery of last night and the splendour of today, seems to create an affinity between the moods of these people and the moods of varying rapture and dismay that are frequent in artists, and in certain forms of alienation (30).

Cette assimilation entre Aran, l'artiste et le fou semble annoncer le voyage qu'effectuera Antonin Artaud à Aran en 1937. Arrêté pendant son voyage de retour, il sera interné au Havre puis à Rouen. Les récits rapportés par les îliens fascinent Synge surtout à cause de leur dimension surnaturelle, qui fait souvent intervenir des fées et autres créatures fantastiques. Le paganisme se mêle ainsi au christianisme orthodoxe, dans un syncrétisme souvent identifié comme propre à l'Irlande, où le christianisme n'a jamais fait disparaître complètement les anciennes croyances ou pratiques celtiques. Cette présence du surnaturel dans la conscience des habitants d'Aran semble contaminer Synge qui a tendance à les considérer eux-mêmes comme des créatures fantastiques : un des adjectifs qui revient le plus souvent sous sa plume pour les décrire est ainsi « *strange* » : « *the strange beauty of the women* » (10), « *their lives have a strange quality* » (60), « *they are moved by strange archaic sympathies with the world* » (94), « *the strange simplicity of island life* » (60). Synge, en amateur de sciences occultes et de mysticisme, comme son ami Yeats, est convaincu que le lieu lui-même est empreint d'un pouvoir envoûtant quasi-magique, et parle d'une « mémoire psychique » qui provoque en lui des rêves puissants. Il a tendance par ailleurs, par le jeu des comparaisons, à suggérer que les habitants d'Aran ne sont pas de simples êtres humains, et il les fait apparaître sous de multiples métamorphoses ; on a déjà cité la comparaison avec des chevaux sauvages, les femmes sont comparées à des « tropical sea-birds », à des phoques : « *they looked strangely wild and seal-like* » (63). Toutes les descriptions de Synge, sous couvert d'un intérêt anthropologique ou ethnologique, et ceci en dépit de l'appareil photo, sensé donner une image véridique de la vie sur Aran, tendent en fait à déréaliser ce que le voyageur observe. L'écrivain avoue d'ailleurs au détour d'une phrase, au sujet d'une veillée auprès du feu au cours de laquelle une vieille femme a récité des vers en gaélique : « *it seemed like a dream* » (65). Son récit ne comprend d'ailleurs aucune allusion à l'histoire humaine des îles : Synge prête au lieu une anhistoricité qui s'accommode avec la vision surnaturelle qu'il en a, préférant qualifier la sagesse d'une jeune fille de « *prehistoric* ». S'il rapporte une scène d'éviction à

laquelle il a assisté, c'est pour dissenter ensuite non sur la tyrannie des propriétaires terriens – classe à laquelle, rappelons-le encore, appartenait la famille de Synge – mais sur l'absence de criminalité parmi les habitants d'Aran. En bref, Synge fait sortir les îles d'Aran du temps de l'histoire pour les faire entrer dans le temps du mythe. La démarche d'apparence scientifique, de l'observateur objectif révèle en fait la construction d'un discours qui sert les croyances idéologiques de l'auteur. Synge invente les îles d'Aran plus qu'il ne les décrit, à la manière dont les savants occidentaux ont inventé l'Orient, selon Edward Saïd. Aran a beau être située à l'extrémité occidentale de l'Europe, c'est bien un point de vue orientaliste, ce mélange de fascination pour un ailleurs décrit comme exotique et de condescendance, qui s'exprime ici.

Si le point de vue de Synge est bien celui d'un étranger, il n'en est pas de même pour un autre écrivain lié aux îles d'Aran, Liam O'Flaherty. Né sur l'île d'Inishmore en 1896, dans une famille pauvre parmi les pauvres, dont le père était membre de la Ligue agraire et un des premiers membres du parti républicain Sinn Féin sur l'île, Liam O'Flaherty s'engage dans l'armée britannique en 1915, expérience qui lui laisse des séquelles psychiques. Il passe deux années à vagabonder à travers le monde. Dans les années 1920, c'est-à-dire après l'accès de l'Irlande à l'Indépendance, il est à la fois nationaliste, anti-clérical et socialiste, association rare dans son pays. En 1923 il publie son premier roman et devient un des protégés d'Edward Garnett, un des principaux éditeurs des modernistes anglais ; O'Flaherty publie 19 livres entre 1923 et 1935. Ses nouvelles sont considérées comme plus réussies que ses romans, mais c'est pourtant plutôt d'eux dont on se souvient, et surtout de *The Informer* transposé au cinéma par John Ford en 1935, et de *Famine*, roman historique publié en 1937 retraçant les événements de la Grande Famine de 1845. À partir des années 1950, O'Flaherty cesse d'écrire et vit en reclus. Influencé par les écrivains russes, O'Flaherty peut être considéré comme un auteur naturaliste, dont les thèmes privilégiés sont la lutte pour la vie, la violence, le déterminisme social. Il a situé deux de ses romans sur les îles d'Aran : le premier écrit en 1924, *The Black Soul*, le deuxième, *Skerrett*, publié en 1932. Chacun de ces récits met en scène un étranger qui cherche refuge dans la vie « sauvage » des îles mais se heurte rapidement à l'hostilité des habitants qui le considèrent comme un intrus, ne le comprennent pas et finissent par le rejeter. Le but de l'écrivain est donc de déconstruire l'image idéalisée du paysan irlandais telle que le Mouvement de la renaissance celtique la propagea, ainsi que les illusions nourries par les intellectuels citadins à propos d'Aran, parmi lesquels Yeats ou Synge. Dans *The Black Soul* dont l'action est située à Inverara, le protagoniste n'est pas nommé autrement que « *The Stranger* », venu sur l'île en quête de régénérescence après avoir combattu dans les tranchées de la Première Guerre. Comme O'Flaherty lui-même, l'étranger a erré pendant quelques années autour du monde, et a embrassé l'une après l'autre diverses causes ou croyances :

*One day in religion, next day in anarchism, next day in Communism,
and rejecting everything as empty, false, and valueless (25).*

Il est donc venu à Inverara comme l'ermite va au désert, en quête de révélation. Certes, il trouve là une forme de vie primitive gouvernée par les lois de la nature plutôt que par les lois humaines. L'intrigue du roman qui suit le cycle des saisons suggère ainsi la symbiose entre l'homme et la nature ; cependant cet organicisme n'est qu'apparent, car O'Flaherty présente la nature comme étant essentiellement indifférente à l'homme. De plus, le protagoniste découvre que les coutumes et les mœurs des habitants lui sont aussi intolérables que ceux de ce qu'il appelle la « civilisation », et il se trouve écartelé entre son rejet de la « société » et de ce qu'elle implique concernant la politique, la religion ou la culture, et son mépris, voire son dégoût pour la « sauvagerie » des habitants. L'antagonisme entre vie civilisée et vie primitive est personnalisé par deux femmes, dont l'une, qui incarne la force élémentaire de la Nature, se révèle aussi dangereuse et destructrice que la civilisation. À la fin du roman, l'île, malgré ses promesses de retour à une vie primitive, a rejeté l'étranger avec la même force implacable que la mer rejette des débris sur la plage. *Skerrett* est un roman plus complexe que *The Black Soul*, mais en partage certaines caractéristiques. L'action est cette fois située à Nara, anagramme d'Aran. Skerrett est le nom du protagoniste, un instituteur bien décidé à s'implanter sur l'île et à se faire accepter par ses habitants. Mais l'arrogance et la détermination de cet intellectuel venu d'ailleurs se heurtent à des terribles revers de fortune : son fils meurt dans un accident dû aux dangers de l'île ; sa femme, souffrant de solitude parmi les îliens qui l'ignorent, se réfugie dans l'alcool ; par-dessus tout, Skerrett se fait un ennemi mortel du prêtre local, un de ces curés manipulateurs, corrompus et cupides qui peuplent les récits de O'Flaherty. Bien que l'auteur dessine un portrait peu flatteur de Skerrett, imbu du sens de sa supériorité et parfois violent, le lecteur est amené à compatir avec ce personnage qui croit aux vertus de l'éducation et du progrès mais est peu à peu détruit par la dureté des îliens. Skerrett meurt dans la misère et la solitude, victime de la violence sauvage qui selon la vision d'O'Flaherty est inhérente à la vie sur Aran. En bon romancier naturaliste, il explique que :

[...] c'est la situation même de l'île qui nourrit dans l'esprit des hommes ces maux que sont la suspicion et le ressentiment, qui font apparaître l'ingratitude comme le plus grand vice humain. La mer tout autour [...] maintient perpétuellement en éveil dans l'esprit des habitants une angoisse sans repos [...] produisant par moments une violente instabilité de tempérament (*the very position of the island fosters in the human mind those devils of suspicion and resentment, which make ingratitude seem man's strongest vice. The surrounding sea, [...] always maintains in the minds of the inhabitants a restless anxiety [...] producing a violent instability of temperament*) (135).

En d'autres termes, et contrairement à ce que suggère Synge dans son livre *The Aran Islands*, l'environnement naturel, loin d'exercer une influence bénéfique, a rendu les gens d'Aran brutaux et mauvais, marqués par ce que

O'Flaherty nomme « *ghoulish barbarism* », une sauvagerie morbide. Ainsi, les romans de O'Flaherty peuvent se lire comme une réponse à la vision idéalisée des îles d'Aran de Synge et des autres acteurs de la renaissance celtique. Il est frappant de trouver chez Synge et O'Flaherty les mêmes détails utilisés pour décrire le paysage grandiose, les falaises déchiquetées tombant à pic dans l'Atlantique, l'usage du gaélique, et jusqu'aux jupons rouges des femmes ou les chaussures de peau fabriquées à la main. Mais là où Synge voit une existence utopique d'où les maux de la civilisation sont absents, O'Flaherty ne voit que « *a place where the struggle of life was terribly intense* » (135), version tragique du darwinisme. Tandis que Synge portait sur Aran le regard du touriste occidental, O'Flaherty était doué d'une double vision. Né sur l'île dans le dénuement la plus extrême, il avait plus tard fréquenté les cercles intellectuels et artistiques anglais les plus sophistiqués ; ceci explique qu'il ait placé une telle distance ironique entre lui-même et le personnage du « Stranger » dans *The Black Soul*, qui lui ressemble mais qui échoue lamentablement dans sa tentative de trouver un refuge édénique sur Aran. O'Flaherty est également incapable de dépeindre la vie des paysans comme une alternative idéale à la modernité urbaine déplorée par les « folkloristes » nationalistes. Aux yeux d'O'Flaherty, les croyances superstitieuses que Synge trouvait « charmantes » sont synonymes de retard culturel et de stupidité ; si les îliens travaillent avec autant de courage, c'est parce que la faim les menace à tout moment ; là où Synge admirait l'animalité des gens d'Aran, O'Flaherty ne voit que le signe d'un retard dans leur évolution. Pour O'Flaherty, issu du plus bas de l'échelle sociale, séduit un moment par le socialisme, fils d'un membre de la Ligue agraire et du parti républicain Sinn Fein, le progrès et la modernité, ne sont pas une malédiction, mais une nécessité.

Sylvie MIKOWSKI

Université de Reims Champagne-Ardenne
CIRLEP, EA 4299

Bibliographie

- Cahalan, James M. *Liam O'Flaherty. A Study of the Short Fiction*, Boston, Twayne Publishers, 1991.
- Conneely, Mairéad, *Between Two Shores / Idir Dhá Chladach, Writing the Aran Islands, 1890-1980*, Oxford, Peter Lang, 2011.
- Kiberd, Declan, *Synge and the Irish Language*, London, Macmillan, 1979.
- Kopper, Edward A., *A J.M. Synge Literary Companion*, New York, Greenwood Press, 1988.
- Mathews, P.J., ed. *The Cambridge Companion to J.M. Synge*, Cambridge University Press, 2009.
- McCormack, W.J., *Fool of the Family: A Life of J.M. Synge*, London, Weidenfeld & Nicolson, 2000.
- O'Flaherty, Liam, *Skerrett (1932)*, Dublin, Wolfhound Press, 1988.
- , *The Black Soul (1924)*, Dublin, Wolfhound Press, 1996.
- Pollock, Jonathan, "The Aran Islands, One by One: John Millington Synge and Antonin Artaud", in Pascale Amiot-Jouenne ed., *Irlande : Insularité, Singularité ?* Perpignan, Presses Universitaires de Perpignan, 2001.
- Sheeran, Patrick F. *The Novels of Liam O'Flaherty*, Dublin, Wolfhound Press, 1976.
- Synge, John Millington *The Aran Islands (1907)*, London, Penguin Classics, 1992, with an introduction by Tim Robinson.
- Zneimer, John, *The Literary Vision of Liam O'Flaherty*, Syracuse (NY), Syracuse University Press, 1970.